

LE LANGAGE DES ANIMAUX

G. Massignon - Contes Corses - 1955

En l'année mil huit cent... va et cherche l'année ! dans un petit pays, Saint-Quilico, se trouvait un père avec onze enfants.

Le plus grand a dit :

— Papa ! je veux aller faire fortune !

Le voilà qui part, il arrive dans un autre pays et rencontre quelqu'un, il lui dit :

— Je suis un jeune homme qui cherche fortune.

L'autre lui répond :

— Reste avec moi ; sais-tu soigner les brebis ?

— Ah ! les brebis, je les ai toujours soignées !

— Alors, reste ici un mois et nous verrons après.

Le jeune homme est resté là-bas, il soignait les brebis ; l'autre lui a fait voir une montagne en lui disant :

— Ici, il ne faut pas y aller, parce qu'il y a le *magu* (magicien), et s'il t'attrape sur la montagne, tu es mort ! Tu n'en reviendras plus !

Mais le jeune homme s'occupait de rentrer les brebis de son plus vite et les brebis donnaient leur lait.

Un beau jour, il a poussé le troupeau devant lui, et puis il s'est endormi. Comme il était endormi, il a rêvé que sous lui se trouvait une jarre pleine d'argent. Il s'est réveillé, et il s'est rendormi, et il a fait le même songe, à trois reprises.

Le soir, en rentrant, il a dit à son patron :

— Demain, il faut monter à tel endroit : là, il y a des sous qui sont cachés.

Le patron, pour ne pas le contrarier, y est monté avec lui.

Ils ont creusé un moment, ils n'ont rien trouvé. Le patron est parti. Le jeune homme a continué ensuite à creuser, et il a trouvé l'argent ; et l'argent, il l'a caché (bien entendu) pas dans le même endroit, et puis il est parti.

Le jour d'après, il s'est remis à monter en cet endroit, et le plus beau, c'est qu'il entend des cris : « au secours ! au secours ! ».

Il s'est dirigé dans la direction du jardin où il ne devait pas aller et il a vu un lion qui avait entre ses pattes un homme ! Enfin à eux deux, ils ont réussi à mater le lion, et il a sauvé la vie de l'homme.

Le soir, l'homme est reparti chez lui et le berger s'en est allé lui aussi, avec ses brebis. Il est resté quelques jours avant de dire à son patron :

— Vous savez : moi, si j'avais un bout de terrain, ici, je voudrais me faire une maison !

Le patron répond :

— Le terrain, je te le donne bien volontiers, si tu as de l'argent en suffisance pour te bâtir une maison ; je te paie ce que je te dois, et même je t'avancerai encore quelque chose s'il le faut.

Ainsi ont-ils fait, et le jeune homme a bâti sa maison.

Mais l'homme qu'il avait sauvé était le fils du magicien ; il est revenu le voir en lui disant :

— Tu sais, c'est Papa qui veut te récompenser du bien que tu m'as fait. Il veut que tu viennes à la maison.

Il l'a fait venir, et quand il fut là, lui a présenté une chambre pleine d'argent, en lui disant :

— Alors, voici une chambre pleine d'argent, prends ce que tu veux.

Le berger a répondu :

— Non, moi je ne veux rien, je n'ai besoin de rien ! Si vous voulez me récompenser, apprenez-moi à comprendre le langage des animaux, quand ils aboient, etc...

Le père a dit : Cela, non !

Le berger a dit :

— Alors, moi je ne veux rien. Au revoir.

Quand il fut parti, le fils a dit à son père :

— Regarde donc ! Il m'a fait tant de bien, il m'a sauvé la vie, et tu refuses de lui apprendre cela !

Le père a dit :

— Eh bien, rappelle-le !

Il l'a rappelé et le père a dit :

— Apprends ! Je te l'apprends, mais si tu le dévoiles, tu es mort.

Il lui a fait ouvrir la bouche, et lui a soufflé dans la bouche !

Et voilà que le jeune homme s'est en allé, et puis il est arrivé devant son troupeau de brebis, alors il a entendu le petit chien qui aboyait, et disait au renard :

— Viens maintenant, je suis seul.

Mais il y avait un vieux chien, qui a dit, de son côté :

— Attention, moi j’y suis aussi !

Là-dessus, le jeune homme s’est rendu à la maison et il a dit à son maître :

— Il faut tuer le jeune chien !

Le patron a répondu : Non !

— Il le faut !

A la fin, ils l’ont tué.

Le berger, comme il avait le terrain où il avait bâti sa maison, s’est marié dans le pays. Un beau jour — il se trouvait bien, avait de l’argent, des effets, de tout — , il a dit à sa femme :

— Nous allons faire une promenade dans la montagne ; ici, j’ai toujours envie d’aller voir les brebis que je soignais, je voudrais savoir comment elles vont.

(Il avait toujours eu une passion pour les brebis).

Comme il montait une côte, une forte pente, le cheval a dit :

— Hum... hum... hum...

Alors, la jument (qui portait la femme), a dit aussi :

— Hum... hum... hum...

Le maître s’est mis à rire.

Le cheval a dit :

— Je suis fatigué !

La jument a dit à son tour :

— Eh qu’aurais-je à dire, moi ? nous sommes quatre, j’en ai trois sur le dos !

(En effet, la jument attendait un poulain, et portait la femme qui attendait un enfant).

Alors, la femme a dit à son mari :

— Pourquoi donc as-tu ri ?

Son mari a dit qu’il ne le dévoilerait pas.

Le soir, quand ils sont rentrés chez eux, la femme a été prise d’une fièvre maligne. Quand il a vu vraiment que sa femme était au point de la mort, il s’est décidé à parler.

Alors, un chien s’est mis à hurler, son propre chien, et il criait :

— Notre maître va mourir ! notre maître est un homme mort !

Le coq se met à répondre :

— Cela n’a pas d’importance s’il est mort !

Le chien lui dit :

— Comment dis-tu cela ?

— Il n’a qu’à faire comme moi !

— Et comment fais-tu, toi ?

— Vous voulez voir ? Co co co co co co !

Toutes les poules, d’un coup d’aile, il les a balayées toutes !

A ce moment-là, l’homme s’est levé, il a dit :

— C’est ainsi ?

Et il a pris un bâton, et il a dit à sa femme :

— Eh bien, maintenant, je vais te battre comme un tapis !

Fola foletta

Fable, fablette

Mett'in calzetta

Mettez-la dans la chaussette

Dide a vostra

Dites la vôtre

A mea è detta

La mienne est dite

*Traduction du conte enregistré en octobre 1955 par M. François Peretti,
propriétaire terrien, 63 ans, à Loriani, commune de Cambia (Castagniccia).*